

Episode 31 : Danielle

****Veuillez vérifier l'exactitude de la livraison.****

Cette transcription est non-verbatim.

F :

Qu'est-ce que cela signifie d'être une femme suisse d'origine bamiléké ? Dans cet épisode, Danielle partage avec nous les diverses manifestations de racisme qu'elle a connues en grandissant dans la banlieue de Zurich, en Suisse, et en vivant au Cameroun, au Brésil et en Afrique du Sud. Elle raconte comment ses expériences ont contribué à sa compréhension du monde dans lequel nous vivons et l'ont façonnée.

Je suis Fumi, c'est #OUR_racism, et voici l'histoire de Danielle.

D:

Je m'appelle Danielle Isler. Je suis originaire de Zurich. J'ai grandi dans un petit village dans la banlieue de Zurich, et j'étais la seule personne noire, genre, n'importe où, et partout. À l'école ou dans le Meitliriegä¹, ce groupe de sport pour filles. Et quand j'ai grandi, j'ai su très tôt que j'étais « différente ». Mais en fait, je n'étais pas différente, on m'a fait devenir différente. Et c'était vraiment douloureux pour une jeune fille noire. Et je dirais qu'une grande partie, ou une partie importante de ma vie, je voulais vraiment appartenir à quelque chose. Par exemple, être suisse avec mon suisse allemand, me comporter en Suisse et me comporter correctement dans tous les espaces possibles.

F:

Danielle se souvient de moments spécifiques à l'école où elle était différente.

D:

J'allais à une fête, une fête d'anniversaire d'un de mes amies, et il y a... C'est une fête autour d'une piscine, nous sommes assis dans le jardin. Et puis arrive la marraine de cette enfant qui ne sait pas que [sa filleule a une amie d'école qui est noire] et elle dirait, « Oh, elle a... Je ne sais pas, Emily, choisis un prénom... Il y a une enfant noire dans la classe d'Emily. Oh mon dieu ! Oh ! Je vois qu'elle a une très bonne élocution. » Et ils parlent de moi, je suis à deux mètres. « Ah, elle est vraiment... elle se comporte bien ! Elle n'est pas comme, vous savez, ces enfants africains. » Et ils parlaient de moi comme si j'étais une statue, par exemple, et m'observaient comme un sort d'expérience, comme une souris dans une cage.

Un autre exemple en classe, où la professeure demandait... J'avais une professeure très raciste. Et j'étais un enfant, je ne pouvais pas vraiment comprendre qu'elle était raciste. Et elle ne me donnait aucun rôle au théâtre. J'aimais vraiment le théâtre. J'aimais la scène. Et ma main était levée, « Oh, ce rôle ! Oh, ça ! » Elle me donnait le plus petit rôle. Et, vous savez, c'était amusant pour elle de me voir souffrir et c'était très douloureux. Ou une fois, je me souviens qu'elle a demandé à la classe : « Qui est suisse ici ? » Et tout le monde levait la main. Et elle était genre, « Non, Danielle, tu n'es pas suisse. Tu es noire. » Et tout le monde riait.

¹ Un club sportif traditionnel pour les filles et les adolescentes en Suisse.

F:

Il a fallu des années à Danielle pour désapprendre et se libérer de l'attente de la société dominante selon laquelle son existence devait être justifiée par le fait d'être « celle qui sort du lot » - entre guillemets.

D:

J'ai commencé à réfléchir à mes stratégies, ou à mes mécanismes d'adaptation, à mes croyances, ou à mes systèmes de croyances, et à tout cela. Et c'était un travail difficile, vraiment, de désapprendre, et aussi de se pardonner. Et je pense que j'ai alors commencé à dire de plus en plus souvent : « Hé, non, je ne veux pas être à ma place. Je veux juste être moi. » Et je me souviens du moment où j'ai vraiment décidé pour moi-même, « Hey, je ne dirai plus que j'étudie, ou... juste pour appartenir. » Parce que je sais que mon statut grandit. Parce que j'en ai fait l'expérience, j'ai vécu l'expérience [que son statut augmente lorsqu'elle dit aux gens qu'elle étudie et travaille dans des universités]. Et je ne parlerais pas de manière performative, [mais je parlerais] simplement quand j'ai vraiment envie de parler parce que je suis extravertie : J'aime parler et discuter. Et je me contenterais de dire : « Si vous m'aimez, aimez-moi pour ce que je suis et non parce que je suis "celle qui sort du lot" ». Je ne veux pas que les gens m'apprécient pour ce que j'ai accompli. Je veux qu'ils m'apprécient parce que je suis moi. Et s'ils n'aiment pas une personne noire, alors ils ne devraient pas me parler. Je ne suis pas comme « celle qui sort du lot ». Je ne veux pas être la gentille.

Parce que j'avais vraiment l'habitude de... J'ai beaucoup d'ex-amis - pas des petits amis mais des ex-amis - parce que je ne pouvais plus supporter ce racisme intériorisé et le fait que je sois l'exception, « Danielle, tu n'es pas comme les autres. Tu es une bonne Noire parce que tu parles le suisse allemand, tu connais la culture, tu as étudié, tu ne me fais pas peur, mais les autres... » Avant, j'étais toujours l'exception, genre, *si* j'étais inclus dans un espace social - parce que je vis aussi beaucoup de racisme - alors c'était parce que j'étais « celle qui sort du lot », vous savez. Parce qu'ils connaissaient ma bio ou mon CV. Et puis à un moment de ma vie, j'ai dit : « Non, non, j'en ai assez de ça. Je suis tellement fatiguée. » Et j'ai fait tout le contraire. Comme, de zéro à 100, ou je ne sais pas. Et j'ai appris à connaître de nouvelles personnes, et après un an, parce que j'avais fait une erreur [en leur disant qu'elle étudiait], ils savaient que j'étudiais.

Par exemple, nous étions à un barbecue. Et puis j'étais avec nos amis qui... ils m'aiment bien, oui, mais vous savez, c'était des amis d'amis. Donc nous étions une dizaine de personnes. Et puis nous avions prévu d'aller à Tel Aviv tous ensemble. Et j'étais très enthousiaste. Je me disais : « Oui, je n'y suis jamais allée, et j'ai entendu tellement de bonnes choses - et aussi de mauvaises - mais j'ai vraiment envie de voir et de vivre cette expérience. » Et aussi, parce que je fais de l'anthropologie sociale, voir le conflit là-bas, etc. Ensuite, nous avons cherché des dates [pour] quand y aller. Et puis j'ai dit, « Oh, non, désolé, je ne peux pas y aller à cause de mon travail à l'université. » Et ils ont dit : « Unispital [hôpital universitaire] ? » Et moi : « Non, non, l'université. » Et ils m'ont dit : « Ah, mais... vous y travaillez en tant que... quoi ? ». Et ils se demandaient déjà si c'était juste au bureau, comme le KV [Kaufmännischer Verband]² ou... Et j'ai répondu : « Non, j'étudie là-bas et je travaille dans la recherche ». Ils étaient comme, « Wow. Vraiment... Vous... À l'université ? De Zurich ? » Et j'ai répondu : « Oui, je suis étudiante assistante et je fais partie d'un projet de recherche là-bas. »

Donc après ce moment, j'ai été très bien accueillie. Et maintenant, ces gens qui m'ont demandé [où je travaille] n'étaient plus les amis de mes amis, ils étaient mes amis... ou ils me considéraient comme leur amie. Et oui, c'est l'histoire de ma vie, comme un exemple, vous savez, dès que je parle, ils entendent mon suisse allemand, mon statut grandit, et puis il [mon statut] grandit et grandit et grandit. [Mon statut grandit] si je me retire de la négritude (blackness), comme s'il y avait une croyance typique de

² Terme utilisé pour décrire une organisation suisse pour les personnes travaillant dans le commerce.

la négritude, parce que je parle le suisse allemand, j'ai un diplôme, et alors je ne suis pas « cette Noire », je suis « celle qui sort du lot ».

F:

Danielle développe le contexte et l'origine de la notion « celle qui sort du lot » en Suisse.

D:

La Suisse, vous savez, il y a un « racisme subtil », mais ils ont vraiment... la Suisse en tant que pays a fait des choses vraiment [horribles] vous savez. Par exemple, certaines assurances assuraient des bateaux avec des personnes réduites en esclavage. Et ce n'est pas moi qui invente ça, il y a des preuves. Et la Suisse a un héritage raciste, un héritage colonial, l'esclavage, etc... Et nous le voyons aussi dans les chansons ou dans les jeux que nous avons joués.

Nous jouions [en Suisse] par exemple « Wer hat Angst vor dem Schwarzen Mann ? », « Qui a peur de l'homme noir ? » au jardin d'enfants, et aussi au lycée, comme dans la classe, faisant partie du programme scolaire. Ce n'était pas en dehors [de l'école], non. « Qui a peur de l'homme noir » était un jeu, et ensuite nous devons courir. Et je n'ai pas compris - jusqu'à peut-être mes 20 ans - que c'était [problématique]. Et puis, on pouvait être contaminé. Une personne se trouve d'un côté du mur, et lorsqu'elle vous touche, vous devenez également noir. C'était un jeu, vous savez, comme des enfants qui courent : « Oh, non, je ne veux pas être touché, non... »

Et il y a les paroles des chansons qu'on chantait à l'école. Elles étaient racistes. Ils avaient ces stéréotypes, les livres Globi³, tout le, vous savez, le programme scolaire, comme la culture est si... c'est [le racisme] là. Pipi Langstrumpf (Fifi Brindacier), toutes ces choses, vous savez⁴. Les Noirs, ou en général les personnes de couleur, sont considérés comme, vous savez, « Nous devrions les aider », « Ils n'ont pas de connaissances », et « Ils sont ceci... ». Et c'est pourquoi, les gens qui me disent [à moi], « celle qui sort du lot », ils veulent dire ce qu'ils ont appris. Parce que ces personnes me connaissent très souvent comme une personne noire. Je suis la seule personne noire avec laquelle ils interagissent vraiment, vous savez. Peut-être qu'ils disent « Bonjour » à je ne sais pas qui est noir, mais je suis la seule personne noire avec laquelle ils interagissent pendant plus de 30 minutes ou même plus, vous savez ?

F:

Sur la base de ses propres expériences, Danielle réfléchit à ce que cela signifie d'être suisse.

D:

Je pense qu'être suisse va de pair avec beaucoup de choses. C'est la langue, comme dans la partie germanophone, comme le suisse allemand sans accent, tu sais, avec un accent suisse allemand. Et la race, bien sûr, être blanc. Et le nom de famille. Je pense que ces trois choses sont les plus importantes, parce que vous pouvez être comme... vous êtes blanc, vous parlez couramment le suisse allemand, mais votre nom est *Petrovic*, par exemple, parce que vous avez des origines serbes. Et cette personne peut même aimer le fromage, faire de la randonnée, mais elle n'est toujours pas [suisse] parce que le nom de famille est aussi très important. Et c'est toujours la définition, je dirais, comme la définition large quand les gens en parlent, le discours, vous savez. Mais pour *moi*, être suisse, c'est être une personne qui s'identifie comme suisse.

³ Globi est un personnage de bande dessinée qui est considéré comme le Mickey Mouse de la Suisse - de nombreux enfants de la Suisse alémanique grandissent en étant exposés aux histoires de Globi.

⁴ Danielle cite d'autres exemples de livres problématiques tels que *Jim Knopf und Lukas der Lokomotivführer* (Jim Bouton) de Michael Ende et *Die Kleine Hexe* (La petite sorcière) d'Ottfried Preußler.

F:

Pendant ses études supérieures, Danielle a voyagé dans différents pays et villes. Elle y a vécu et observé les manifestations et les manifestations explicites du racisme et de l'altérité. Elle se souvient de l'un de ses premiers voyages, lorsqu'elle s'est rendue au Cameroun pour effectuer un travail de terrain dans le cadre de ses études de bachelor au sein de la communauté Bamileke, dont elle est issue.

D:

Cette expérience a aussi été très dure pour moi parce que là-bas, j'étais aussi l'autre. Pendant mon travail de terrain, on m'appelait « Blanche », comme un nom Fe'fe' pour « Blanc », comme « étrangère » ou quelque chose comme ça - une des langues de l'ethnie Bamileke est le Fe'fe'. Et c'était aussi très douloureux. Et les petits garçons qui me disaient : « Pourquoi tu portes des 'hot pants' [shorts] ? » parce que les femmes bamiléké portent des robes longues jusqu'aux pieds, et j'étais en shorts parce que j'étais... oui, je ne m'en rendais même pas compte. Et plusieurs fois, [les gens] me critiquaient pourquoi je ne sais pas ça, pourquoi je ne parle que le français, parce que malheureusement je ne parle pas le Fe'fe'.

Et c'était aussi très douloureux, parce que pour *moi*, je leur ressemblais, vous savez. Je suis noire, j'ai les mêmes cheveux, les mêmes traits, tout... et là, ne pas être accueillie et être traitée, vous savez, comme... ouais. C'était très douloureux. Par exemple, au marché, ils ne triplaient pas, mais plutôt multipliaient par dix le prix. Ils parlaient [aussi] de moi en ma présence... des petites choses comme ça, comme des choses d'exclusion, vous savez, et essayaient de me corrompre d'une certaine manière, et ne me prenaient pas au sérieux... Mais en même temps, j'avais tellement d'attentes, comme si je devais savoir ceci et cela, et cette nourriture, etc... Et je suis comme, « Je ne sais pas. Je suis vraiment désolée. » Oui, c'était très difficile pour moi. En même temps, ils me voient comme une personne blanche, mais ils me voient aussi comme leur sœur et je devrais tout savoir sur eux. C'est comme, « Hein ? Quoi ? » Ça n'a aucun sens.

F:

Danielle est également allée au Brésil pour rendre visite à une amie qui est mariée à un Brésilien blanc et qui vit dans une communauté fermée.

D:

J'avais appris ou connu le Brésil par des articles de journaux ou autres. Et aussi, en anthropologie sociale, certains séminaires... Mais être là-bas était très différent. Rien que de voir des gens qui me ressemblent comme jardiniers ou personnel de sécurité, et ceux qui ont la peau claire, ils étaient dans les maisons en train de nettoyer, c'était... c'est vraiment une chose raciale. Comme si, à partir de la couleur de la peau, le colorisme, le colorisme structurel, vous pouviez deviner la position de cette personne, comme personnel qualifié ou autre. Et là, j'ai vraiment vu, « Wow... c'est fou. Cet espace est encore pire qu'en Suisse. » Non pas que le racisme n'existe pas en Suisse, mais il est plus caché. Là-bas [au Brésil], c'est ouvert. Ils vous traitent de tous les noms. Ils n'ont pas honte de le faire, ou ils veulent que vous sachiez explicitement que vous n'êtes pas à votre place, par des actions ou par la façon dont ils m'ont traité.

Et souvent, ils pensaient que je travaillais pour la famille parce qu'elle avait deux petits garçons, l'un avait trois ans et l'autre peut-être un an. Mais c'était toujours spécial parce que j'avais la peau noire. Et c'était toujours comme une révolution qu'ils me prennent comme nounou pour leurs enfants [dans la maison]. Et j'étais très en colère. J'ai dit [à mon amie], « Hey, tu as vu ça et ça ? » Et elle m'a dit : « Non, ne le prends pas personnellement. Tu sais, c'est normal ici. Et, oh, je sais pourquoi ils t'ont pris pour mon employé : C'est parce que tu portais du blanc. » Parce qu'il y a aussi des manteaux noirs,

vous savez, avec des robes quand on porte du blanc [ce qui montre] clairement qu'on travaille pour la famille. ⁵

Et puis j'ai rendu visite à ses amis dans tout le pays, aussi à Rio et à Salvador de la Bahia. Et à Salvador, où plus de 80 % des habitants ont un héritage africain ou sud-africain, je n'en pouvais vraiment plus de voir ces communautés fermées. Et aussi, cette ségrégation spatiale raciale à Sao Paulo, j'étais comme, « Ok, peut-être que c'est à cause de ceci et cela, et c'est la raison pour laquelle je ne vois pas de personnes noires dans les restaurants où je suis allée avec elle et sa famille », comme dans tous les espaces sociaux qu'elle fréquente. Mais à Salvador, où j'ai rendu visite à ses amis et où ils m'ont aussi emmené dans un restaurant, à ceci, à cela... c'était comme la Suède pour moi. Ce n'était même pas la Suisse. C'était comme si c'était si blanc, si blond. Non pas que ce soit négatif, mais c'est fou de voir des Noirs qui... ouais, dans les rues, ça pourrait être comme Bamako ou autre, comme une ville africaine, mais ensuite vous êtes dans un restaurant et c'est l'Europe. Et tout le monde vous regarde comme si vous étiez un fantôme parce que c'est tellement rare de voir une personne à la peau foncée manger là aussi.

Et là aussi, vous savez, quand ils me voient, bien sûr, ils peuvent deviner - à cause de ma façon de marcher ou autre - que je suis peut-être une étrangère. Mais ils ne sont pas vraiment sûrs, [donc] mon statut commence toujours très bas. Et puis je parle, et puis on se dit : « Oh, c'est une étrangère », et puis on sait que [je suis] d'Europe occidentale, [et puis on fait] : « Oh wow », et... c'est toujours que je commence quelque part et puis peut-être que je grandis [mon statut]. Et je dois me produire ou faire quelque chose. Et ne rien faire va probablement me garder là ou... ouais. Bien sûr, je peux aussi simplement porter des vêtements coûteux, mais c'est aussi une façon de me produire ou quelque chose.

F:

Ensuite, Danielle est allée au Cap, en Afrique du Sud.

D:

Je suis allé là-bas pour faire un stage à l'Université du Cap dans les galeries Michaelis - j'étais la stagiaire là-bas. Et là, pour moi, c'était encore pire qu'au Brésil. J'avais l'impression que le Brésil était le sommet du racisme ouvert, comme s'ils voulaient que vous sachiez : « Je ne t'aime pas. Je ne veux pas de toi ici. S'il te plaît, ne reviens plus. C'est un espace blanc. » Ils veulent que vous le sachiez, vous savez, ouvertement. Et Cape Town est le sommet pour moi. Et là-bas, c'était la folie.

J'avais un studio, je louais un studio. Et en tant que Suisse, je peux, bien sûr, en raison du fonctionnement du capitalisme, je peux me permettre de vivre dans une zone blanche là-bas. Et c'était fou parce que j'étais la seule personne à y vivre. C'était près du campus Michaelis, très... ouais, c'était pas mal. Pas très chic, mais c'était, je dirais, « correct ». Et puis je marchais par exemple avec cinq litres d'eau sur le côté gauche, cinq litres d'eau sur le côté droit. Et je me tiens devant l'immeuble, et il y a un Blanc - il m'a vu au moins 15 fois, il sait que j'habite là aussi. Mais il n'a pas voulu m'ouvrir la porte. Il est littéralement à deux mètres devant moi. Il pourrait attendre deux secondes. Mais [au lieu de cela], il me regarde, [comme si] il voulait me dire : « Je t'ai vu. Mais je ne vais pas laisser la porte ouverte [pour] que tu puisses partir [et entrer] ». Et je dois alors poser l'eau sur le sol, chercher mes clés, puis ouvrir à nouveau [la porte]. Cela [se produisait] régulièrement. Des petites choses comme ça, où je disais « Bonjour » à une personne dans le bâtiment, et ensuite la personne me regardait et ne disait rien. Ils ne font pas, « Je n'ai pas entendu. » Ils vous *regardent*, « J'ai entendu, mais je ne répondrai pas. »

⁵ Selon Danielle, au Brésil, les nourrices (qui sont souvent noires) portent souvent du blanc lorsqu'elles sont « en service ».

Ou ce que j'ai aussi expérimenté très souvent, comme j'allais dans un restaurant et ils me donnaient le siège à côté des toilettes mais le restaurant était vide. Et je voulais ce restaurant à cause de la vue, parce que j'étais une touriste là-bas, et je voulais voir et c'était très beau, le paysage était très beau. Et je me battais avec eux pour pouvoir m'asseoir à la véranda et avoir la vue. Et c'était très fou. Ils disaient : « Non, on n'a pas le droit de manger là. » Et moi je disais : « Mais je vois des gens manger là. » [Et ils répondent], « Oh non, parce que c'est une exception. Je dois demander au manager. »

Et [la] chose la plus importante [à mentionner ici], c'est que ce sont des Noirs qui le disent, ou des personnes de couleur qui travaillent dans ces restaurants qui me le disent, parce que ce n'est pas comme s'ils étaient racistes ou autre, mais c'est leur travail. Ils peuvent être mis à la porte ou perdre leur emploi s'ils ne le font pas, parce qu'il y a aussi des études [sur] la fuite des Blancs, dans les restaurants ou dans les espaces sociaux, qui montrent que si les Blancs, la communauté blanche, voient que les Noirs viennent souvent dans ce restaurant, ils vont changer de restaurant parce que leur identité n'est plus la même, et parce que c'est comme si « ces Noirs peuvent aussi se permettre d'aller ici ». [Donc] leur identité est aussi liée à cette [notion] d'être loin des Noirs.

J'ai ensuite posé la question à quelqu'un de l'université du Cap, et il m'a dit : « Oh, ton observation est vraie. Nous faisons cela [interdire aux Noirs de s'asseoir à certains endroits]. Je travaillais aussi dans un restaurant, et j'ai failli être renvoyée parce que je résistais et que je plaçais les Noirs et les non-Blancs là où ils voulaient [s'asseoir], et ils [directeurs et collègues] m'ont donné des avertissements. Et je ne peux pas perdre mon emploi. J'ai besoin de cet emploi pour financer mes études ».

F :

L'exposition de Danielle au racisme dans différents contextes tout au long de sa vie, visant à la fois elle-même et les autres, l'a finalement conduite à poursuivre son doctorat pour mieux comprendre pourquoi le monde est tel qu'il est aujourd'hui.

D :

Je suis vraiment très intéressée par l'étude de la blancheur, car je veux vraiment inverser le regard et [explorer] la cause de mes peurs, de mes expériences et des expériences des personnes qui me ressemblent, ou de celles qui ne me ressemblent pas mais ne sont pas blanches. Et la douleur, le traumatisme que nous subissons dès notre plus jeune âge, c'est... c'est terrible. C'est vraiment terrible. Il est impossible qu'un enfant de trois ans sache que « Cet enfant ne m'aime pas parce que je suis noire. Pas parce que mon nom est Danielle. Mais parce que je suis noire. » Un enfant de trois ans peut déjà le voir. Il y a des études qui montrent que les enfants savent déjà, dès l'âge de deux ou trois ans, « Ok, c'était à cause de la couleur de ma peau, de mes traits, ou autre, pas à cause de moi. »

Et quand je vois des enfants noirs aujourd'hui, surtout dans certaines communautés ou villages de la périphérie, je me sens toujours mal pour eux parce que je sais ce que j'ai vécu. Et peut-être que c'est un peu mieux dans la ville, la ville de Zurich où c'est plus international, mais c'est toujours là. J'entends aussi des histoires d'enfants noirs qui subissent un racisme très dur, vraiment. Et c'est traumatisant. C'est vraiment traumatisant. Et le pire dans tout ça, c'est que ça ne s'améliorera pas beaucoup. Et vous pouvez peut-être vous sortir de ce racisme très dur seulement en [parlant] le suisse allemand, avec votre éducation etc... Des choses comme ça, vous savez, parce que vous vous éloignez de la « négritude » (blackness), mais quand même, vous en ferez l'expérience. Et c'est aussi très dur que ce soit la chose qui vous sauve un peu de ce racisme très ouvert.

C'est pourquoi, dans ma thèse de doctorat, j'étudie vraiment la cause de ces choses et la blancheur en tant que structure, qu'est-ce que la blancheur en réalité, et comment est-elle construite ? Parce que c'est une construction, c'est une idéologie, mais c'est une idéologie que nous ressentons, que nous voyons et que nous vivons. Et les gens sont traumatisés. Et il y a des études qui montrent qu'au fil des ans, les microagressions conduisent à des maladies médicales comme des maladies cardiaques, des

maladies du système nerveux etc... Parce que ce traumatisme n'est pas facile. Et nous vivons toujours dans un monde capitaliste, nous devons continuer [à vivre au quotidien]. Nous subissons ce genre de microagressions et nous continuons à vivre parce que nous le devons. Nous devons aller au travail, nous avons des devoirs, nous avons ceci et cela, nous ne pouvons pas prendre le temps de faire notre deuil, c'est très limité et il y a si peu d'espaces où nous nous sentons en sécurité.

Ce que je voulais aussi dire, c'est que les microagressions sont seulement appelées microagressions, mais en fait, elles sont macro, ou, je ne sais pas... Et nous y pensons toujours, vous savez. Quand quelque chose se passe pendant une minute ou dix secondes, on peut encore en ressentir la douleur dix ans plus tard. Quand quelqu'un vous dit le « n-word », par exemple, ça dure trois secondes. Mais la conséquence, comme la douleur que vous ressentez, peut durer toute la vie. C'est aussi ce qui est injuste. Les choses qui se sont produites pour les oppresseurs étaient limitées dans le temps, mais pour les personnes opprimées, il peut s'agir d'une vie entière de désapprentissage, de guérison, ou autre. Une chose qui dure toute la vie. Mais pour eux [les oppresseurs], c'est du genre : « Quoi ? Vous parlez encore de ce qui s'est passé au jardin d'enfants ? Ce n'était que des enfants, s'il vous plaît, allez. Ils avaient huit ans, ils ne savaient pas mieux, ils avaient des parents racistes. Allez, passe à autre chose. » Non ! Ce n'est pas si facile de « s'en remettre » parce que la douleur que tu ressens, elle peut déterminer ta vie, tu sais ?

F:

Danielle souligne l'importance de la nuance et la nécessité de penser de manière intersectionnelle lorsqu'on aborde les questions liées au racisme.

D:

Ce que j'ai dit dans ce podcast, j'ai souvent dit « négritude » (blackness), ou « Blancs », ou « Personnes de couleur ». Bien sûr, ce n'est pas que je ne veux pas... bien sûr, il y a aussi le « white trash », il ne faut pas l'oublier, vous savez, et il y a le capitalisme, il y a le genre, il y a aussi l'homophobie etc.... Il n'y a pas une seule blancheur. Et aussi, il y a différentes nuances, comme des nuances en termes de hiérarchies, et beaucoup de nuances en termes de qui n'est plus blanc. [Par exemple], une personne originaire d'Iran qui se rend en Afrique du Sud n'est pas blanche. Mais cette personne, en Iran, a aussi des yeux bleus ou autre chose, ou des cheveux bruns ou blonds, vous savez. J'ai aussi rencontré des gens au Cap qui ont un héritage iranien, mais ils ne sont pas blancs là-bas - ils sont arabes. Mais s'ils vont au Brésil, ils sont blancs. Parce que j'ai des amis au Brésil dont le nom de famille est Abdallah, par exemple, ou quelque chose comme un nom arabe, mais ils sont blancs là-bas. Cela dépend aussi de la géographie, etc... Ça bouge aussi, vous savez, ce n'est pas une catégorie fixe.

Je suis aussi beaucoup plus privilégié que les autres Noirs en raison de mon nom de famille, de mes diplômes, des langues [que je parle]... et aussi des compétences que j'ai, comme les compétences « occidentales » que j'ai acquises. Je suis beaucoup plus privilégiée. Je ne peux pas parler au nom de tous les Noirs. Mon expérience est peut-être l'une des plus privilégiées de Suisse. Je ne sais pas, je ne peux pas le dire. Parce que chez moi, je parlais le suisse allemand. Je parlais français. Nous avions un ordinateur. J'étais « occidentale », l'éducation était occidentale. Peut-être que je suis l'une des personnes noires les plus privilégiées. Ouais, je veux juste souligner que c'est beaucoup plus complexe que ce dont nous avons parlé ici.

F:

Dans le contexte de ses expériences, Danielle a ce qui suit à dire sur ce qu'elle pense être nécessaire pour être antiraciste.

D:

L'antiracisme n'est pas une identité. C'est très important. C'est une action. Ce sont les actions qui sont antiracistes. Ce n'est pas comme, « Je suis antiraciste. » Mon nom, par exemple, ne changera pas :

Danielle. Mais être antiraciste, c'est un acte. Ce n'est pas comme, « Oh, je suis maintenant [antiraciste] parce que j'ai lu 20 livres, je le sais. » Peut-être que tu sais certaines choses, mais tu n'es antiraciste que si tu agis. Ou, au moment où vous agissez de manière antiraciste, vous êtes un antiraciste. Mais ensuite tu continues à marcher, et tu es toujours Danielle, ou qui que ce soit. C'est ce que je veux dire, surtout aux communautés plus privilégiées qui nous écoutent, que l'allié n'est pas une identité, c'est un acte. Alors vous êtes un allié. Et ensuite, quand vous arrêtez de défendre, par exemple les Noirs devant votre famille quand ils disent quelque chose ou je ne sais pas, d'autres communautés qui sont marginalisées, alors vous arrêtez d'être un allié. C'est un acte.

Et c'est une chose qui dure toute la vie. Ce n'est pas, « Oh, j'ai défendu tant de personnes, j'ai donné de l'argent à 20 organisations... » Non. C'est une chose qui dure toute la vie. Malheureusement, c'est une chose qui dure toute la vie. Parce que pour nous, c'est une vie entière à faire face et à naviguer avec le racisme, pour nous les Noirs et oui, les non-Blancs, les gens de couleur, tous, toi aussi, Fumi. Tu as beaucoup d'histoires, tu peux écrire des livres sur tes expériences. Mais nous devons continuer, tu sais. Et ça arrive encore tous les jours. On ne sait jamais quand, où, à quel point la... ouais, à quel point l'interaction sera douloureuse, raciste. On ne sait jamais. C'est comme un champ de mines. Vous ne savez jamais quand sera la prochaine fois que je serai considérée comme une menace ou quand sera la prochaine fois que les gens seront surpris que je ne vole pas ou que je ne fais pas n'importe quoi ou que je ne... ouais.

F :

Vous pouvez trouver plus d'informations sur la construction de la blancheur, ainsi que d'autres articles, livres et vidéos que Danielle recommande aux gens de regarder sur le racisme, sur notre site web, www.ourcontexts.org.

Vous pouvez également trouver la transcription de cet épisode sur notre site en anglais, français, allemand et italien.

Si vous avez une histoire personnelle à partager, contactez-nous sur notre site web, Instagram ou Twitter - vous pouvez nous trouver en tapant #our_racism.

C'est Fumi, et #OUR_racism. Rendez-vous le mois prochain, le 5 octobre !

Cet épisode a été produit et édité par moi, Fumi.

Musique par Pete Morse, Crescent Music et Fugu Vibes. Ce podcast est financé par le Centre de compétences pour la diversité et l'inclusion de l'Université de Saint-Gall.

Un grand merci à Danielle pour le temps, la patience et l'énergie qu'elle a consacrés à revivre pour nous ses nombreux souvenirs douloureux, et à partager avec nous des réflexions importantes sur cette question.

Traduit par Anne-Sophie Bacouël